

« Nous ne sommes pas des nouveaux venus dans ces mers »

Centenaire de Lapérouse et présence française dans le Pacifique (1879-89)

Par Vincent Guigueno

Ecole des Ponts

Communication présentée au colloque « Lapérouse et les explorateurs français du Pacifique. Espaces de découverte et savoirs scientifiques (1760-1840) ». Musée National de la Marine, 16-17 octobre 2008

Travaillant avec le Musée de l'Histoire Maritime de Nouméa pour une exposition sur le grand phare de Nouvelle-Calédonie, Amédée, qui indique l'entrée des passes de Bulari, je ne pouvais échapper à Lapérouse : en 1858, Anatole Bouquet de la Grye, le sous-ingénieur hydrographe chargé de la cartographie des côtes calédoniennes, préalable à toute opération d'éclairage et de balisage, adresse à la Société de Géographie de Paris une lettre contenant les renseignements qu'il avait recueillis auprès des Mélanésiens sur les passages de Cook, Lapérouse et d'Entrecasteaux. Il y rapporte une histoire entendue sur l'île des Pins, selon laquelle des marins des frégates françaises auraient débarqué, puis rembarqué, après une attaque des « naturels »¹. Comme les membres de la Société de Géographie, j'oubliai bien vite la missive de Bouquet de la Grye pour me replonger dans l'histoire du phare Amédée.

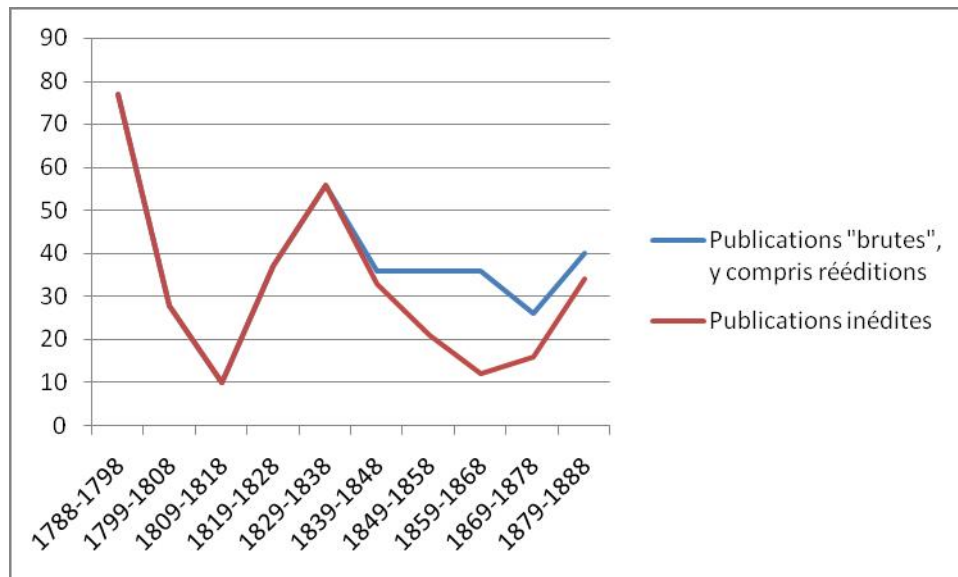
Ma curiosité fut à nouveau piquée par les questions de ma fille de 9 ans, avec qui je visitais l'exposition Lapérouse, qui s'est tenue au Musée National de la Marine du 19 février au 20 octobre 2008. Alors que je lui racontais laborieusement la disparition mystérieuse des frégates françaises, et les recherches entreprises de nos jours par la Marine et l'association Salomon, elle m'interrompit : « Il a disparu depuis quand ce Lapérouse ? 220 ans. Silence. Je lis sur les lèvres de l'enfant qu'elle se livre à un rapide calcul mental... Et le verdict tombe : Alors tu peux leur dire d'arrêter de le chercher... Il est mort ».

Ma fille ne venait-elle pas de toucher à un autre « mystère » Lapérouse : pourquoi le chercher encore ? D'autres marins disparus n'ont pas connu cette fortune posthume. Les livres consacrés à la quête de Lapérouse sont souvent très précis sur le « comment » de la recherche, sur les résultats obtenus, mais restent très discrets sur le « pourquoi » ? La réponse à cette question ne se trouve pas dans les archives directes de Lapérouse, mais dans d'autres sources, celles de sa mémoire : expositions, littératures savantes et populaires, études des institutions et des groupes sociaux qui le cherchent.

Il n'est pas ici question de traiter ce vaste dossier en quelques feuillets : il conviendrait en effet de travailler sur la mémoire d'autres voyages français (Bougainville, D'Entrecasteaux, Dumont D'Urville) ou anglais (Cook), d'autres événements maritimes tragiques (le naufrage de la *Méduse*). Cet article a pour ambition de valider l'intérêt scientifique de cette histoire scientifique, sociale et culturelle des voyages et de leur mémoire. Celle-ci fluctue au cours du temps. Elle connaît des temps forts et des temps faibles. Les temps forts sont des moments d'intérêt soutenu qui se traduisent par une plus grande densité d'événements et de publications. Nous en distinguons quatre : la période révolutionnaire et les premières publications du voyage, au moment où son issue fatale est admise ; la Restauration avec les découvertes des épaves par Peter Dillon et Dumont D'Urville ; Les années 1880, qui font l'objet de cet article ; le « temps présent », c'est-à-dire les expéditions qui s'enchaînent depuis la fin des années 1950.

¹. « Lettre de M. Bouquet de la Grye, sous-ingénieur hydrographes sur des traditions orales recueillies à la Nouvelle-Calédonie », *Bulletin de la Société de Géographie*, 4^e ser, t. 16, 1858, p. 443-446

Intéressons-nous à la fin du XIXe siècle. Les années 1880 marquent en effet un « retour » de Lapérouse dans l'actualité, alors que le nombre de textes inédits qui lui sont consacrés étaient tendanciellement à la baisse depuis les publications des expéditions des années 1820 :



Ouvrages se rapportant à Lapérouse publiés entre 1788 et 1888, d'après G. Marcel (1888)

L'augmentation de publications inédites constatée au cours des années 1880 est liée à des événements qui s'enchaînent pendant une décennie de « haute intensité » mémorielle :

Février 1879 : A l'occasion du centenaire de la mort de Cook, annonce par la Société de Géographie d'une manifestation consacrée à Lapérouse en 1888.

Octobre 1882 : Découverte sur l'île de Tutuila (Samoa) des restes de De Langle par un père mariste

Juillet 1883 : Envoi de l'avis *Bruat*, stationné à Nouméa, vers Vanikoro. Premières plongées en scaphandre sur les épaves.

Avril 1888 : Centenaire de la mort de Lapérouse

Juillet 1889 : Retour solennel des restes de De Langle à Brest

Nous verrons cependant qu'il n'y a pas nécessairement de lien entre les deux scènes où se jouent (déjà) la mémoire de Lapérouse : Paris et la Nouvelle-Calédonie. Il ne faut pas seulement constater cette recrudescence de l'intérêt porté au « mystère Lapérouse » dans les années 1880 mais lui donner une interprétation historique et politique, dans la perspective de la politique coloniale française en Nouvelle-Calédonie et dans le Pacifique.

Les cadres sociaux de la mémoire de Lapérouse

Le 14 février 1879, à l'hôtel de la Société de Géographie de Paris, le président concluait le centenaire de la mort de James Cook en fixant un rendez vous aux membres présents :

«Un nouveau devoir, un devoir patriotique, s'imposera bientôt à votre sollicitude. Vous voudrez également célébrer le centenaire de la mort d'un autre navigateur, un Français celui-là, dont la fin tragique a interrompu les entreprises, de La Pérouse, qui disait en quittant la côte de France :

« Les exploits de Cook vivront d'âge en âge dans la mémoire des hommes. »

Dans neuf ans, messieurs, ce se sera peut-être plus votre président actuel qui aura l'honneur de vous convoquer. Les présidents passent, la société reste. Dans neuf ans, vous serez appelé à entendre le récit du voyage de La Pérouse, les détails si saisissants que l'on a pu recueillir sur sa fin malheureuse² »

Fondée en 1821 sur le modèle de la *Royal Geographic Society*, la Société de Géographie de Paris, après des périodes creuses, connaît son heure de gloire dans les années 1880³. Ses effectifs frôlent les 2500 membres. Tandis que la 3^{ème} République poursuit l'expansion de l'Empire en Afrique et en Asie, la Société de Géographie est sans équivoque une tribune où s'exprime l'idéologie coloniale française⁴. En marge de son travail scientifique – les séances, la publication du bulletin – elle organise des manifestations de prestige, honorant les vivants lors de séances solennelles, par exemple Stanley et Brazza, et commémorant les disparus : Cook (1879), Lapérouse (1888), D'Entrecasteaux (1893).

Le 20 avril 1888, la société savante tient la promesse faite en 1879 en organisant, sur le modèle de Cook, le centenaire de la disparition de Lapérouse : séance solennelle en Sorbonne, sous la présidence de Ferdinand de Lesseps, président de la Société et neveu d'un savant de l'expédition (Barthélémy de Lesseps), des Ministres de la Marine et de l'Instruction Publique ; organisation d'une exposition dans les locaux du Boulevard Saint Germain, achetés en 1878 ; publication d'un gros dossier dans le bulletin de la Société⁵.

Les préparatifs de la célébration ne commencent guère plus d'un an avant la cérémonie officielle, dont la date, en avril, est choisie comme étant celle de l'arrivée de Lapérouse à Vanikoro pour y « finir si misérablement ». Un comité d'honneur est constitué, ainsi qu'un comité d'organisation, présidé par Ernest-Théodore Hamy. Les manuscrits de la Société, conservés au département des Cartes et Plans de la Bibliothèque Nationale, permettent de suivre le travail de ce comité de mieux cerner les milieux qui se mobilisent autour de la figure de Lapérouse⁶.

Quels sont les foyers de la mémoire de Lapérouse dans la France métropolitaine des années 1880 ? Nous pouvons en distinguer quatre : la Marine, Albi, la ville natale de Lapérouse, sa famille et la Société de Géographie.

². « Centenaire de Cook. Allocution de M. Le Vice-Amiral Baron de la Roncière-Le Noury, Sénateur, Président de la Société », *Bulletin de la Société de Géographie*, 6^e ser., t. 17, janvier-juin 1879, p. 443-444.

³. Lire Fierro (Alfred), *La Société de Géographie, 1821-1946*, Droz-Champion, 1983.

⁴. Singaravélou (Pierre) dir., *L'empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation (XIX^e-XX^e siècle)*, Belin, 2008. Pascal Blanchard (Pascal), Lemaire (Sandrine) et Nicolas Bancel (Nicolas), dir., *Culture coloniale en France. De la Révolution française à nos jours*, CNRS Editions/Autrement, 2008.

⁵. « Centenaire de la mort de Lapérouse », *Bulletin de la Société de Géographie*, 7^e ser., t. 9, juillet-décembre 1888, p. 153-393. Ce dossier a été réédité sous les auspices de la Société Lapérouse-Albi, Edition Midi-France, 1985.

⁶. Manuscrits de la Société de Géographie, n°1155 « Correspondance, notes, coupures de presse, listes d'objets et de documents relatives au centenaire de la mort de La Pérouse 1887-1888 » (128 lettres, 37 pièces), Bibliothèque Nationale, département des Cartes et Plans.

Institution omniprésente dans la célébration du centenaire, à défaut d'avoir pris l'initiative de la manifestation, la Marine est bien sûr très sollicitée, à travers la personne de l'amiral Pâris, membre du comité d'organisation, directeur du Musée Naval depuis 1871 et membre de la Société de Géographie. Il exécute pour l'exposition deux plans-reliefs, l'un de Vanikoro, le second du lieu du naufrage, qui, grâce « à l'habileté manuelle et la science de l'amiral Paris », constituent le clou de l'exposition selon *Samedi-Revue*. Agé de 82 ans, Paris prend également la parole en Sorbonne, en qualité de dernier survivant de l'expédition Dumont D'Urville.

Depuis la Restauration, il existe à Albi une mémoire locale de Lapérouse⁷. Une correspondance s'engage donc entre la Société de Géographie et le maire de la cité. Bien représenté au comité d'honneur, en particulier par son jeune député, Jean Jaurès, le Tarn possède déjà une « politique de mémoire » dont témoigne la statue élevée en 1853, embellie des ancres et des canons trouvés à Vanikoro par l'avis le *Bruat*, en 1883.

La famille Barthès de Lapérouse est fort prêteuse, et très présente dans la célébration de son ancêtre. Un représentant de la famille, Norbert, ancien commissaire de la Marine, prononce en Sorbonne une conférence sur « la vie privée de Lapérouse » : derrière le marin, il y a l'homme. Et derrière l'homme, une femme, Eléonore Broudou, moderne Pénélope qui « toute entière au souvenir de celui qui l'avait tant aimée, couvrit pour toujours son séduisant visage d'un voile de deuil⁸ ». A elle seule, la famille Barthès de Lapérouse fournit la moitié des 176 pièces exposées par la Société de Géographie: papiers, documents, portraits et objets ayant appartenus à l'illustre aïeul.

D'après le catalogue de l'exposition, les 2/3 des documents se rapportent directement à Lapérouse. Gabriel Marcel, bibliothécaire du département de géographie de la Bibliothèque Nationale et cheville ouvrière du dossier publié dans le bulletin de la Société de Géographie, s'émeut de ce culte de la personnalité et écrit : « Célébrer le centenaire de Lapérouse, c'est bien ; mais il me semble qu'on devrait célébrer en même temps celui de ses compagnons⁹ ». Le vice-amiral Fleuriot de Langle, la famille Lepaute sont donc sollicités pour rééquilibrer l'exposition vers la dimension scientifique et collective des expéditions.

Mais les marins, les Albigeois et les héritiers ne sont pas les maîtres d'œuvre du centenaire de la disparition de Lapérouse. La Société de Géographie tient fermement les rênes de la manifestation, en contrôlant étroitement le comité d'organisation, présidé par Ernest Hamy. Ce dernier enseigne l'anthropologie des races humaines au Muséum d'Histoire Naturelle, où il a succédé à Armand de Quatrefages, membre du comité d'honneur du centenaire. Depuis 1880, il est conservateur du musée ethnographique du palais du Trocadéro, dont la galerie océanienne a ouvert au public en 1882¹⁰.

Hamy avait été chargé de l'organisation de l'exposition en l'honneur de Cook en 1879, dont une importante section était consacrée aux objets ethnographiques. Celle-ci n'était pas alimentée par des pièces venues des voyages de Cook, mais par les collections du Muséum. Une section de l'exposition Lapérouse de 1888 est également dédiée aux documents ethnographiques : un bambou gravé, longuement décrit dans le catalogue, des armes et une collection d'objets de l'expédition d'Entrecasteaux, la collection Delessert, déposée au musée d'histoire naturelle du Havre.

Les expositions qui honorent les navigateurs illustres, à travers des récits et l'exposition d'objets, font écho aux préoccupations raciales et coloniales du XIXe siècle, plus qu'à celles du XVIIIe. Le doute sur la fin de Lapérouse permet d'envisager de nombreuses variations sur le thème de la rencontre entre l'homme blanc et l'indigène, de l'accueil bienveillant au massacre suivi de scènes d'anthropophagie. Dans le cas de son second, Fleuriot de Langle, capitaine de *L'Astrolabe*, le doute n'est pas permis. Il y a eu massacre à Tutuila (Samoa). Le récit de la découverte de ses restes, en 1882, est à cet égard tout à

⁷. (LIEN AVEC LE PAPIER SUR ALBI)

⁸. « Centenaire de la mort de Lapérouse », *art. cit.*, p. 180.

⁹. Manuscrit de la Société de Géographie, Ms n°1155, p.154-156, lettre du 20 janvier 1888.

¹⁰. *Notice sommaire sur les travaux scientifiques de M. Maurice Hamy*, Gauthier-Villars, 1902.

fait édifiant. Pour le père mariste Vidal, le sang des martyrs français est « un gage de la moisson chrétienne à obtenir ». Le miracle a lieu... Les restes seraient découverts alors qu'il creuse les fondations de sa chapelle¹¹. L'aveu du meurtre perpétré par les ancêtres et la désignation du lieu de la sépulture du chef français et de ses compagnons constituent pour le missionnaire les signes de la rédemption de « ces sauvages devenus chrétiens ». Cinq années seront nécessaires pour que la Marine envoie un aviso récupérer un crâne défoncé, un tibia et un fémur, qui, sur la seule foi (mais ils l'ont...) des déclarations des indigènes, sont reconnus comme ceux de De Langle et rapatriés en grande pompe à Brest¹². La Société de Géographie soutient d'ailleurs la famille pour que la cérémonie de retour soit à la hauteur de l'événement.

La « gestion » des restes de De Langle montre qu'il n'y a pas de plan concerté pour chercher et célébrer Lapérouse dans les années 1880. La Société de Géographie n'a pas autorité sur les institutions – Marine et Eglise – qui, dans le Pacifique, instrumentalisent la mémoire du navigateur pour parvenir à leurs fins : ancrer dans la foi et/ou l'Empire français des îles rattrapées par l'histoire coloniale de l'Occident. En revanche, un personnage comme l'Amiral Pâris joue un rôle d'interface entre l'institution militaire et le monde savant de la Société de Géographie.

Lapérouse, entre récit populaire et sciences historiques

Le centenaire de la mort de Lapérouse est donc une opération de communication pour la Société de Géographie mais également un moment de travail scientifique. La société savante ne veut pas répéter les nombreux récits populaires qui circulent depuis la Restauration : il s'agit de paraphrases romanesques des documents officiels, publiés depuis les volumes de Milet-Mureau, qui se diffusent dans les revues de vulgarisation populaire, comme le *Magasin Pittoresque* et des collections pour la jeunesse. C'est le cas du *Voyages et aventures de Lapérouse*, de Valentin, réédité 16 fois, sans correction majeure, entre 1839 et 1880. Seules les gravures – qui mériteraient un travail plus systématique – et quelques dates - le rattachement de la Californie aux Etats Unis en 1848 – sont modifiées au fil du temps.

Pour renouveler l'histoire, la Société de Géographie lance un appel auprès des familles et des institutions afin de provoquer une « remontée » d'archives. Elle s'adresse également à des professionnels des documents historiques : les archivistes, les paléographes spécialistes des autographes, comme les frères Chavaray. Le XIXe siècle, avec la création de l'Ecole des Chartes (1821), fait de l'autographe une source de l'histoire... et une source de revenus, propices à la création de faux. Une expertise naît donc, pour authentifier les documents qui sont rendus publics grâce à des catalogues. Mais la récolte s'avère assez mince, aucun gisement « lapérousien » inconnu n'est découvert. La Société de Géographie entreprend surtout un travail méthodique d'inventaire et de critique des documents, qui est confié à Gabriel Marcel¹³. C'est incontestablement l'acteur le plus actif dans le comité d'organisation du centenaire. Il établit une bibliographie de 386 titres et décrit les sources d'archives disponibles, en particulier celles de la Marine, dont il publie un guide critique, précisant ce qui était déjà connu, et ce qui lui semble plus inédit.

Gabriel Marcel n'a pas attendu le centenaire pour travailler sur la bibliographie de Lapérouse. En 1877, il avait été « chargé de réunir les documents et les textes nécessaires pour la publication du livre

¹¹. « Lettre du Révérend Père Vidal au Contre-Amiral Fleuriot de Langle (8 février 1883) », Société de Géographie, *Comptes-Rendus des séances (1882-1889)*, t. III, 1883, p. 189

¹². Sur le site de Tutuila, lire Pearl (Frederic B.) and Loiseau-Vonruff (Sandy), « Father Julien Vidal and the Social Transformation of a Small Polynesian Village (1787–1930): Historical Archaeology at Massacre Bay, American Samoa », *International Journal of Historical Archaeology*, Vol. 11, No. 1, March 2007, p. 32-59.

¹³. *Bulletin de la Société de Géographie*, 7^e ser, t. 8, p. 277-278, 1^{er} semestre, 18 mai 1888.

de Jules Verne », *Les grands navigateurs du XVIIIe siècle*, afin de « remonter aux sources mêmes et ne rien emprunter qu'à des documents absolument originaux¹⁴ ». Un long chapitre des *Grands navigateurs* est consacré à Lapérouse. Marcel reprend et approfondit dans le cadre du centenaire cette « navigation bibliothécaire » pour le compte de Verne, dont il est visiblement sorti un peu aigre. Dans le catalogue du centenaire Lapérouse, il omet *20 000 lieues sous les mers* – dont un chapitre met en scène Nemo rappelant les faits connus et révélant à Aronnax la fin de l'histoire de Lapérouse – et se cite avec Verne comme auteur des *Grands navigateurs*, en soulignant que l'avertissement au lecteur « indique toute la part que M. Marcel a prise à cet ouvrage ». Michel De Certeau, dans un beau texte donné lors d'une réédition des *Grands navigateurs*, souscrit à cette plainte, en donnant comme preuve la citation d'un article publié en 1869 par l'ingénieur des mines Jules Garnier, consacré aux « traces du passage de Lapérouse à la Nouvelle Calédonie¹⁵ ». Garnier y présente son hypothèse d'une escale en Nouvelle-Calédonie, qui se serait achevée dans la violence avec les Mélanésiens.

Peu après le centenaire, Gabriel Marcel publie un « modeste volume, consciencieusement étudié », dont il « ose espérer (qu'il) pourra être de quelque utilité à ceux de nos collègues qui voudront savoir de Lapérouse un peu plus que ce qu'en disent la plupart des biographies¹⁶ ». Il cherche en particulier à historiciser les découvertes successives des restes de l'expédition :

« Ce que j'ai tenu aussi à mettre en lumière, ce sont les informations recueillies à diverses époques par les expéditions de recherches. L'heureuse trouvaille de Dillon, bientôt vérifiée par lui-même ; les renseignements recueillis par Dumont d'Urville aux îles des amis et à Vanikoro ; les traces du passage de Lapérouse recueillies à l'île des Pins et à la Nouvelle-Calédonie par notre collègue J. Garnier. Les reliques rapportés par le lieutenant de vaisseau Bénier ; la découverte de la sépulture de de Langle, tels sont les points qui ont successivement attiré mon attention »

Marcel ne fait pas grand cas de l'hypothèse du passage de Lapérouse en Nouvelle-Calédonie, ni des résultats des fouilles les plus récentes et de l'expédition lancée en 1883 de Nouméa, vers Vanikoro. Cependant, le centenaire peut être considéré comme un moment important dans l'appréhension de l'histoire de Lapérouse comme « objet savant », dont la connaissance progresse grâce aux preuves apportées par deux fronts de recherche : le terrain, l'archéologie sous-marine, d'une part, et la bibliothèque, les archives, d'autre part.

Ces deux « fronts » sont peu articulés dans le cadre du centenaire. Gabriel Marcel et la Société de Géographie négligent le « terrain » et la « mémoire calédonienne » naissante de Lapérouse. Pourtant, entre les premiers récits du voyage et le centenaire, la colonisation de la Calédonie, depuis le milieu du XIXe siècle, transforme les enjeux de la mémoire du navigateur. Des acteurs « locaux » ont besoin de Lapérouse, et ils le font savoir à l'occasion du centenaire de sa disparition. Au-delà des textes imprimés et des déclarations publiques, les archives de la Société de Géographie permettent d'entendre ces voix étouffées.

Mémoire de Lapérouse et présence française dans le Pacifique

¹⁴. Verne (Jules), *Histoire générale des grands voyages et des grands voyageurs. Les Navigateurs du XVIIIe siècle* (2 tomes), Paris, Hetzel, 1879.

¹⁵. De Certeau (Michel), « Écrire la mer », in Jules Verne, *Les grands navigateurs du XVIIIème siècle*, Paris, Ramsay, 1977.

¹⁶. Marcel (Gabriel), *La Pérouse, récit de son voyage, expédition envoyée à sa recherche. Le capitaine Dillon, Dumont d'Urville, reliques de l'expédition*, Paris, Librairie Illustrée, 1888. L'auteur explique son projet à l'occasion du don du livre à la Société de Géographie le 18 mai 1888, *Comptes-rendus des séances*, t. VIII, 1888, p. 277-278.

Selon Gabriel Marcel, auteur en 1873 d'un article sur la Nouvelle-Calédonie dans le *Journal des économistes*, cette « colonie se trainait misérablement au milieu de l'indifférence générale » jusqu'à ce que la décision fut prise d'y déporter les « vaincus de la Commune ». Dans son *Voyage à Pied en Nouvelle Calédonie*, Charles Lemire écrit quelques années plus tard que la colonie est « restée dans l'enfance » jusqu'en 1881, sur le plan maritime et commercial. Colonie de peuplement, vouée dans un premier temps à la transportation des bagnards et des forçats, saisie par la fièvre du nickel à la fin des années 1870, la Calédonie connaît un décollage économique et démographique, après la répression de la dernière grande révolte kanak, en 1878¹⁷. Les années 1880 sont marquées par la volonté de favoriser une émigration libre depuis la France. Des mesures concrètes sont prises pour encourager le départ de familles françaises vers la Nouvelle Calédonie et des publications diffusent une image accueillante de la colonie, par exemple à l'occasion des Expositions Universelles (1878 et 1889). La question du passage de Lapérouse en Nouvelle Calédonie revêt un sens inédit au moment où s'écrit déjà l'histoire de la présence française dans l'archipel.

Le comité d'organisation comprend deux hommes qui ont débarqué en Nouvelle-Calédonie, des hommes dont la connaissance de l'histoire de l'expédition Lapérouse s'est confrontée au terrain : Jules Garnier et le sous-ingénieur hydrographe Bouquet de La Grye, font partie du comité d'organisation du centenaire. Tous deux ont écrit dans le bulletin de la Société de Géographie, pour apporter des preuves du passage de La Pérouse. Leur version de l'histoire est plus ou moins reprise dans le corpus des ouvrages de vulgarisation consacrés à la Nouvelle-Calédonie. Alors que pour Charles Lemire, il n'y a « aucune trace » de ce passage, Le Chartier estime quelques années plus tard qu'il n'est « pas douteux » que Lapérouse a posé le pied en Nouvelle-Calédonie¹⁸.

En métropole, cette question n'est pas essentielle, comme le prouve la réaction de l'Amiral Paris dans l'affaire du graphomètre à pinnule, qui entre dans les collections du musée naval en mai 1885. Cet instrument scientifique lui a été donné par un ancien aspirant de Dumont d'Urville, qui le tient lui-même d'un employé d'une imprimerie lithographique, Antonin Bonnemaïson, de retour de la Calédonie. Sans méconnaître sa probable authenticité, l'Amiral Paris n'accorda aucun intérêt à l'objet, qui ne figure pas au catalogue du centenaire, et qui fera l'objet d'une « étrange indifférence », selon l'expression de l'Amiral Bellec. Ce dernier exhume l'objet au début des années 1980, précisément au moment où Bernard Brou relance le dossier des « preuves » du passage de Lapérouse¹⁹.

Une autre « voix » calédonienne, c'est-à-dire celle d'un fonctionnaire revenu de la colonie vers la métropole, n'est pas entendue à quelques semaines de la cérémonie du centenaire. , celle du contre-amiral Pallu de la Barrière (1828-1891), gouverneur et commandant de la division navale, entre 1882 et 1884. Celui-ci écrit pour se plaindre de ne pas avoir été associé au centenaire, ni lui, ni le lieutenant de vaisseau Bénier, le commandant du *Bruat*, qui fouille Vanikoro en juillet 1883, à l'occasion de la première expédition française officielle depuis Dumont D'Urville. Les deux marins sont intégrés in extremis dans le comité d'honneur.

Les remerciements qu'il exprime pour ce geste sont l'occasion de dire sa vérité sur la quête de Lapérouse et nous éclaire sur une question simple. Pourquoi la Marine a-t-elle envoyé l'avis le *Bruat* du lieutenant de vaisseau Bénier, à Vanikoro en 1883 ? Dans un livre récent, il est écrit que Pallu, gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, « (répondait) aux vœux des habitants de l'île et de la France tout entière²⁰ ». L'explication est un peu générale pour être satisfaisante. Nous proposons ici une

¹⁷. Sur l'histoire coloniale de la Nouvelle-Calédonie, lire Bensa (Alban), *Nouvelle Calédonie : un paradis dans la tourmente*, Gallimard, 1990 et Merle (Isabelle), *Expériences coloniales. La Nouvelle Calédonie (1854-1920)*, Belin, 1995.

¹⁸. Le Chartier (H.), *La Nouvelle-Calédonie et les Nouvelles-Hébrides*, Jouvett, 1885.

¹⁹. Bellec (François), *Les Esprits de Vanikoro : le mystère Lapérouse*, Gallimard, 2006

²⁰. Association Salomon, *Le mystère Lapérouse ou le rêve inachevé d'un roi*, Edition De Conti, 2008.

interprétation de cette mission, la première au départ de Nouvelle-Calédonie, qui s'inscrit certes dans la continuité des expéditions de recherche, mais aussi dans un contexte historique et colonial précis.

La route entre Nouméa et Vanikoro passe par l'archipel des Nouvelles-Hébrides, qui est une zone de contacts entre colonisation anglaise et française du Pacifique. Les années 1880 correspondent à une phase d'expansion de la France, qui prend appui sur la colonisation de la Nouvelle-Calédonie, dont elle constituerait un prolongement « géographique » naturel, selon les ouvrages de l'époque consacrés à cette région. Les colons calédoniens convoitent les ressources naturelles et humaines de l'archipel, qu'ils disputent aux Australiens. En 1882, une Compagnie Calédonienne des Nouvelles Hébrides est fondée. L'histoire du « commerce de main d'œuvre » des travailleurs hébridais, officiellement interdit cette même année 1882 par les autorités françaises (qui le rétablira en 1884 sous la pression des colons), est également connue²¹. Ces événements aboutiront à la création en 1887 d'une commission navale mixte franco-britannique en 1887, puis d'un condominium en 1906.

Quel rapport y-a-t-il entre ces tensions coloniales de la fin du XIXe siècle et des marins des Lumières, disparus un siècle plus tôt ? Emile Vedel (1858-1937), marin et écrivain moins connu que son camarade de promotion de l'Ecole Navale, Pierre Loti, raconte le voyage du *Bruat* l'avis envoyé par Pallu de la Barrière, dans un chapitre de *Lumière d'Orient* intitulé « Vanikoro ». Jeune aspirant servant sous les ordres du Lieutenant de Vaisseau Bénier, il rapporte que le *Bruat*, avait « relâché chemin faisant aux Nouvelles Hébrides, où, par le plus grand des hasards, se trouvait un indigène de Vanikoro. (...) Des négriers l'avaient enlevé tout jeune pour le « louer » à des planteurs d'Australie ; puis, ses longues années d'esclavage terminées, Sako s'était trouvé compris dans un convoi de rapatriement. (...) Ces pauvres archipels du Pacifique occidental étaient alors écumés par des « recruteurs » qui, sous différents pavillons, faisaient trafic de chair humaine en commettant les pires atrocités. (...) Les bâtiments de guerre ont meilleure réputation. Chargés de la police des mers, on sait qu'ils n'enlèvent personne et que l'on peut se fier à la parole de leurs officiers²² ».

Mais l'expédition vers Vanikoro est bien plus qu'une opération de « police des mers » dont la recherche de Lapérouse serait le prétexte. Dans une lettre étonnante, adressée à la Société de Géographie, quelques jours avant le centenaire, Pallu explique dans quelles conditions l'expédition fut décidée, à Nouméa :

« (...) Cette expédition, *écrit-il*, n'a pas été faite d'après des ordres de Paris : la Métropole ne l'a connue que par les communications que je lui ai faites. Il ne vous échappe pas que le capitaine du Bruat ne pouvait sans ordres, s'engager dans des recherches où il allait risquer la perte totale du bâtiment qu'il commandait. (...) J'estimais que cette initiative rentrait dans la nature de la double mission que j'étais chargé de remplir dans le Pacifique. J'étais alors revêtu d'une magistrature civile, j'étais gouverneur, et j'étais en même temps commissionné chef de division navale. La question des Nouvelles-Hébrides se trouvait alors à l'état aigu : j'estimais que je rendrais notre situation plus forte, et que je serais mieux placé pour maintenir les bandes australiennes sous mandat, si je montrais avec un certain éclat que nous ne sommes pas des nouveaux venus dans ces mers²³ »

« Nous ne sommes pas des nouveaux venus dans ces mers »... Pallu avait déjà utilisée cette formule en 1883, quand, au retour à Nouméa du *Bruat* ramenant les vestiges repêchés à Vanikoro, il s'était adressé aux « humbles colons calédoniens », dont « ces marins illustres qui firent tant pour la science, pour la France et pour la postérité » seraient les « ancêtres ». « Nous ne sommes pas de nouveaux venus dans ces mers... ». La formule est limpide : les voyages de découverte contribuent aux yeux de Pallu de la Barrière à la légitimité de la présence coloniale française en Nouvelle-Calédonie et dans les

²¹. Shineberg (Dorothy), *La main d'œuvre néo-hébridaise en Nouvelle-Calédonie, 1865-1930*, Publications de la Société d'Etudes Historiques de la Nouvelle-Calédonie, 2003 (1^{ère} édition australienne, 1999)

²². Vedel (Emile), *Lumière d'Orient*, Ollendorff, 1901 (préface de Pierre Loti).

²³. Manuscrit de la Société de Géographie, Ms n°1155, p. 334-344, Lettre du Contre Amiral Pallu de la Barrière, major général de la Marine à Cherbourg (gouverneur NC 1882-1884) au comte de Bizemont, commissaire du centenaire, 16 avril 1888.

eaux du Pacifique. La recherche de Lapérouse serait-elle un point d'observation de la politique française dans le Pacifique ? Cette hypothèse mériterait d'être testée en amont, au temps de la Restauration et du voyage de Dumont D'Urville, et vers l'aval, par exemple au moment des fouilles de Discombe/Tazieff lancées à la fin des années 1950 par le résident français aux Nouvelles Hébrides, Pierre Anthonioz. L'étude des archives permettra d'approfondir cette histoire sociale et politique de la mémoire de Lapérouse.